

Christian Paillet



SOUVENIR
de ma
VIE INTÉRIEURE



Christian Paillet

Souvenir de ma vie
intérieure

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4411-0

Dépôt légal : Décembre 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

« C'est comme un grain de sénevé qui, lorsqu'on le sème sur le sol, est la plus petite de toutes les graines qui sont sur la terre ; mais une fois semé, il monte et devient plus grand que toutes les plantes potagères, et il pousse de grandes branches, de sorte que les oiseaux du ciel peuvent s'abriter sous son ombre. ».

Évangile selon Saint-Marc.

I

Maintenant qu'il avait rencontré Sandrine, il savait que les choses iraient beaucoup mieux. Son tempérament généreux, ses emportements qu'elle regrettait aussitôt, avaient conquis Cyril. Elle s'était rapidement donné à lui, et ça lui avait plu également. Il appréciait qu'une fille ne fasse pas de chichis. Elle était allée droit au but, pourtant elle n'était pas libre. Mais il faut croire que l'attrance qu'ils avaient éprouvée l'un pour l'autre avait été tout de suite déterminante. Physiquement, c'était bien son genre : cheveux bruns frisés, noués en un chignon vers l'arrière, une bouche arrondie, aux lèvres de poupée, un nez assez court et régulier, surplombée de lunettes qui lui donnaient un petit air intello, de taille moyenne, bien plantée. Elle devait être plus âgée que lui d'un ou deux ans, il n'avait pas osé lui poser la question. Elle était prof de droit, dans un collège d'enseignement technique. Quand il l'avait rencontrée pour la première fois, il lui avait trouvé un côté bonne sœur désenchantée, mais bien sûr il ne lui en avait rien dit. Elle affirmait beaucoup aimer son métier d'enseignante, qu'elle exerçait auprès de jeunes gens

motivés par la proximité d'un diplôme de fin d'études. Elle avait professionnellement un esprit très rigoureux, ce qui épatait vraiment Cyril. Mais elle pouvait aussi se montrer irrationnelle et passionnée qu'une femme dans ses sentiments. Avec lui, elle ne cherchait jamais à pousser ses avantages. Quand elle le voyait dans l'embarras, elle tâchait plutôt d'arranger les choses, et sans l'exprimer il lui en savait gré.

Au commencement de leur liaison, elle n'avait pas très bien perçu la stratégie du jeune homme, qui ne montrait guère d'empressement pour essayer de se l'attacher d'une manière décisive. Elle prenait cette attitude pour de la désinvolture. Mais Cyril, contrairement aux apparences, n'était pas du tout décidé à lâcher prise. Il trouvait en elle les éléments féminins capables de s'accorder à ses propres caractéristiques à lui. Elle le regardait comme on regarde un corps étranger. Son comportement ne cessait de la stupéfier, et en même temps de la fasciner. Pour Cyril, elle semblait transparente, et il était attiré par elle comme un flux de désirs. Comme l'à pic inconscient attire celui qui est en proie au vertige. Ils avaient décidé de se donner l'un à l'autre sans retenue, avec une confiance totale, accord tacite signé entre eux deux.

Avant Sandrine, Cyril avait été un dragueur insatiable. Il avait eu un certain nombre d'aventures féminines, la plupart sans lendemain. Mais avec elle, quelque chose d'indéfinissable s'était passé, se passait à chaque fois. C'était comme si toutes ses expériences amoureuses avaient atteint leur plénitude en se concentrant. Comme si toutes les filles qu'il avait aimées, par une série de correspondances,

avaient rencontré leur écho exact chez Sandrine. D'abord son aspect physique : des traits typés qui renforçaient son charme naturel. Cyril avait une préférence marqué pour les femmes de tête, à condition qu'elles soient aussi sensuelles. Et puis, il y avait ce rire intérieur géant qu'elle avait. Que Cyril entendait pour un rien. Ah ! Il devait lui paraître bien gauche...

Féminine en diable, elle était ! Avec cette voix troublante, qu'elle savait rendre rauque pour électriser le désir du jeune homme et s'y soumettre. Une voix aux vibrations étonnamment chantantes et agréables, qui semblait venir des profondeurs de son être.

Comme elle s'était donné à lui tout de suite et sans barguigner, Cyril avait préféré attendre un peu avant de conclure, persuadé qu'il était d'avoir affaire à une fille facile. Il ne voulait courir aucun risque, au demeurant étonné de s'être fait draguer d'une manière aussi éhontée par une femme de ce calibre. Ça l'avait perturbé, de voir ainsi l'ordre naturel des choses s'inverser. Toutefois, si elle n'avait laissé planer aucun doute sur sa volonté de lui appartenir, elle y avait mis une condition sine qua non toute féminine : qu'il fasse le premier pas. Sa fierté l'exigeait !

La première fois – c'était un truc qu'on ne lui avait encore jamais fait – en guise de provocation, elle s'était emparée d'une pilule contraceptive dans son sac, l'avait élevée vingt centimètres au-dessus de sa bouche, avant de la gober sans un mot sous le regard ébahi du jeune homme. La seconde s'était produite lors de la visite qu'ils faisaient ensemble, d'une maison à louer. Comme ils s'étaient retrouvés seuls, dans une pièce à l'étage, elle s'était approché de lui, et, dans un élan incontrôlé, était venue à deux reprises

frotter son ventre contre le sien, espiègle et brusque chatterie d'un petit animal affamé de reconnaissance et d'affection. Il avait considéré son manège avec amusement, mais toujours sans prendre la moindre initiative. Prudence. Rien ne s'étant encore passé, elle avait fait montre d'une apparente résignation, piquée tout de même de ne pas susciter un plus vif intérêt chez le jeune homme.

Pour Cyril, les femmes étaient comme la caverne d'Ali Baba, il fallait trouver le sésame qui provoquât leur ouverture. Est-ce qu'il l'avait découvert tout de suite avec Sandrine, en lui tenant à son sujet un discours imagé ? Disant ce qu'elle voulait entendre, mais sans qu'elle puisse le soupçonner de supercherie. « Chacun possède en lui une seule clé, avait-il soutenu, qu'il essaie à des serrures dans la nuit. Quelquefois il arrive qu'une de ces serrures fonctionne, et alors tout devient possible. ». Pas de quoi révolutionner le Talmud, mais elle avait marché. Elle était prête à l'entendre. Sa digression pseudo-philosophique avait fait mouche, confirmant la théorie des sésames qu'il venait de mettre en pratique.

S'il n'avait pas voulu concrétiser son avantage aussi rapidement qu'elle l'aurait souhaité, les agaceries de la jeune femme avaient produit leurs pires effets sur lui, portant leurs fruits au-delà de toute espérance. Le pauvre garçon avait eu à traverser des moments bien pénibles. Chaque fois qu'il levait les yeux sur une femme, c'était pour chercher le visage de Sandrine qui l'obsédait jusqu'au délire ; visage dont les lignes devenaient floues dès qu'il s'attachait à vouloir les fixer dans sa mémoire. Il la désirait à tel point qu'il avait l'impression de la porter dans son ventre. Elle lui torturait les entrailles. Son sang était

au bord de l'ébullition. Il restait ainsi, des heures recroquevillé dans son lit, tout le poids de son corps inerte devenu inutile. Une simple veilleuse, restée allumée dans le fond de sa conscience, lui rappelait tout le vide de son absence, l'absence de son amour qui lui paraissait être en extension comme l'univers.

À leur troisième rencontre, ce fut lui qui prit immédiatement l'initiative. Il voulait la baiser debout, c'était sa volonté, comme la première fois qu'il avait fait l'amour, à titre symbolique, dans une arrière-salle de bal, à une grande bringue pas trop farouche qui devait avoir à peine ses quinze ans. Ils avaient fait ça appuyés au chambranle d'une porte, haletants de désirs, emportés dans un gouffre de bonheur, celui de la découverte de leur peau, sa chaleur, l'impérieux appel de leur sexe, force charnelle d'un instinct qui ne s'embarrassait plus d'aucune gêne. Ça ne regarde personne où !

II

C'était une petite maison des environs de Lestrade-Coten. Une maison rustique. Ils avaient atterri là tous les deux dans cette petite bourgade dauphinoise de cinq mille habitants, en cette année mille neuf cent quatre vingt-zed (198Z) que l'auteur avait arbitrairement choisi pour situer son roman.

Ils s'étaient retrouvés un matin, par hasard, venus d'horizons différents pour louer cette demeure qu'ils étaient venus, dans un premier temps, visiter. Le propriétaire les avait fait se présenter tous les deux, même jour même heure, par une rouerie de paysan qui estimait ainsi plus sûr de conclure son affaire, en faisant jouer la concurrence. Il avait, sans le savoir, par là-même, présidé à leur rencontre. Cyril voulait s'établir mieux à son aise, il logeait momentanément dans une piaule infâme. Et Sandrine, qui voulait rompre les ponts avec son précédent ami, était en quête d'une nouvelle habitation pour officialiser cette rupture. Comme le proprio n'était pas là à l'heure dite, les jeunes gens en avaient profité pour lier tout naturellement connaissance, échangeant quelques mots sur une murette où ils avaient trouvé refuge, à la

séparation de la cour et du verger. Un cadre bucolique les entourait. Le calme de la campagne ponctué du chant des oiseaux, dans la fraîcheur agréable du matin, avait contribué à installer une harmonie nouvelle dans le cœur de ce couple jeté à l'aventure.

La construction avait assez belle allure. C'était une ferme plutôt ancienne d'apparence, qui se trouvait sur une hauteur, un peu à l'écart de Lestrade-Coten. On y accédait par un court raidillon de pierres. Il y avait un espace sur le devant, recouvert d'herbes et de gravier ; une fontaine avec un bassin, où le bétail jadis avait dû venir s'abreuver. Sur la façade, un cadran solaire semblait montrer du doigt les heures de la journée. Les murs, bâtis en pisé, avaient cette teinte grisâtre qui paraît se réchauffer au soleil en retenant les jaunes. Sur le côté, en prolongement, il y avait le verger, avec une tonnelle de vigne vierge qui courait le long d'un haut mur. Et puis des coteaux, derrière, qui s'en allaient en vagues ondoyantes, aux tonalités de verts différents. La végétation était livrée à elle-même. C'était un vrai concert de paysages qu'on pouvait apercevoir des fenêtres de l'étage. Deux grandes pièces composaient le rez-de-chaussée, avec une immense cuisine et une salle à manger non moins grande. En haut, il y avait deux chambres et un cabinet de travail, d'abord cagibi exigü que l'on avait dû destiner aux enfants, pour un lit d'appoint. Enfin, seul luxe rajouté, une salle de bain, qui avait apparemment été installée depuis peu. De ce côté-ci, la vue surplombait la plaine, et l'on apercevait les taches clairsemées des villages, au loin, qui s'étalaient jusqu'au bout de la campagne, à l'horizon, où se dressaient les masses énormes des montagnes, hérissées de pics aux cimes nimbées de bleu.

Ce ne fut que lors de leur seconde visite que Sandrine consentit à signer le bail, comme si elle avait voulu se donner le temps de la réflexion. Leur guide, un rural que cette valse d'hésitations dépassait, commençait à donner des signes d'impatience et de mauvaise humeur. Il lui avait fallu revenir sur les lieux, devenu le jouet de la complicité qui s'était établie entre les deux jeunes gens. Aucun ne voulait faire de tort à l'autre, disaient-ils. Car ce bien qu'un seul allait accaparer, tous les deux avaient souhaité l'obtenir. L'affaire conclue, Cyril fut tout de même obligé de reconnaître que le montant du loyer mensuel à acquitter ne lui avait guère laissé de chances, ses revenus étant trop maigres. Il proposa spontanément à la jeune femme de l'aider à emménager, et, comme elle était dépourvue de toute autre assistance, elle accepta de bon cœur. Mais en précisant bien que l'installation se ferait à une date ultérieure, car elle avait auparavant différentes petites choses à régler.

Cyril commençait à regretter amèrement de ne pas s'être montré plus entreprenant le moment venu, et d'avoir bêtement gaspillé sa chance. Mais au bout d'une semaine, qui lui parut une éternité, Sandrine fit sa réapparition et le contacta comme prévu. C'est alors qu'il lui fit l'amour, sans plus de retenue.

Ils avaient donc, huit jours auparavant, échangé leurs premières paroles sur une murette aux pierres rugueuses, noircies par la mousse et le temps. Le ciel d'un bleu profond (à la différence d'un ciel moutonneux, ou gris pommelé de nuages) annonçait une superbe journée. Cyril avait commencé à s'amuser. Le soleil qui venait d'apparaître dans un coin de cette carte postale, étirait ses rayons matinaux

à l'horizontal, faisant briller de mille larmes les herbes des prairies humides de rosée. Le jeune homme jouait avec les graviers de la cour, les ratissant à l'aide du bord de sa chaussure.

– Alors comme ça, vous êtes écrivain ?

Qu'est-ce qui lui avait pris d'annoncer ça de butte en blanc à cette inconnue ? Lui lâcher ex abrupto qu'il écrivait des livres ! Par bravade ? C'était un sujet trop délicat pour se permettre de l'aborder sans préparation. Il n'avait pas du tout envie de frimer. Sans vouloir se payer de mots, l'écriture c'était la matière première de sa réalité. Et cette dénomination d'écrivain, depuis dix ou quinze ans qu'il s'essayait à l'être ? C'était avant tout une somme d'efforts. Ça correspondait à des tentatives avortées ou menées à bien. Brouillon d'œuvres, brouillon de culture. Pourquoi est-ce qu'il aurait tout de suite balancé ça à Sandrine ? Tout de suite mis ça dans la balance ? D'abord, un écrivain publie en principe des livres. Et lui... Il n'y a pas d'autre existence réelle, pour l'écrivain, que son boulot accompli, et son ouvrage sur les étagères des librairies. Par quels chemins il est arrivé là, tout le monde s'en fout ! Chemins de la création. Pourvu que l'auteur soit estampillé, reconnu maison ! C'est d'ailleurs au moment où il a épuisé son sujet qu'il est le plus amené à en parler. Quand il a tout dit, si le bouquin a envie de faire un certain tapage...

Cyril avait publié dans sa jeunesse des poèmes à compte d'auteur. La honte suprême... Jusqu'à ce qu'il apprenne, plus tard, ce qui n'arrangeait rien, que Rimbaud avait aussi payé son écot pour faire paraître « Une saison en enfer » à Bruxelles ! Quelques unes de ses nouvelles avaient été retranscrites dans des

revues littéraires à l'existence éphémère. Et il avait envoyé un assez joli conte, d'une centaine de pages, à un éditeur belge qui n'avait plus jamais donné signe de vie. L'avait-il ou non reçu ? Ensuite, il avait écrit, avec plus de réussite, des textes pour un chanteur à la mode. Encore une chose à ne pas avouer. Qui s'appelait Raphaël Andrison, et dont les brames d'amour étaient répercutés sur les radios et à la télévision. Aucun suivi, aucune logique dans tout cela, sinon le fil de la plume. Il travaillait au feeling. C'était comme avec Sandrine, cette qualité de relation qu'ils avaient tout de suite, l'un et l'autre, subodorée entre eux, avec une espèce de jubilation. Elle ne l'avait d'ailleurs pas contrarié, il était écrivain.

L'écriture, c'était le moyen d'expression de sa nature profonde. Dire, en tapant sur sa machine, que c'était une pente naturelle qu'il voulait suivre en montant, l'aurait fait gerber. Il ne se voyait pas du tout homme de lettres, ce qui aurait sous-entendu des objectifs de carrière. Il n'était pas assez bien dégrossi. État brut. Mais ça ne signifiait pas que tous les caractères, même les plus subtils, tous les gênes du genre, il ne les portait pas en lui. Au contraire. Pour le moment, il se foutait de toutes les contingences qui allaient avec, et il y avait de bonnes raisons à cela. Il ne s'intéressait qu'à l'acte d'écrire, comme à un pur artisanat. Son bénéfice n'était que moral. Il ne lui manquait, en somme, pour devenir véritablement efficient, qu'un petit coup de pouce du destin.

Sans oser l'avouer, ni à personne ni à lui-même, il aurait aimé rédiger un beau livre, mais faisait-il vraiment ce qu'il fallait pour ? Il disait ne pas avoir d'ambitions littéraires, mais des ambitions verbales. Il avait écrit cette phrase pour se dédouaner :

« j'ai l'impression d'être un boxeur qui serait arrivé en finale du championnat, rien qu'en ayant disputé des matches truqués, et, qui, bien que sachant un peu combattre, hésiterait à ce challenge de monter sur le ring avec le titre en jeu ». Il pensait être un artiste, mais répugnait à devoir mettre sa peau sur la table.

Au fond, de quoi se sentait-il encore capable ? Derrière une façade de cynisme et de dérision, il croyait à beaucoup de choses qu'il avait apprises, mais sans avoir eu le temps de le vérifier par lui-même. Il n'aimait pas, sans en rien savoir ni les connaître, les vieux trafiquants de mots, comme d'influences, qui présidaient aux cénacles. Il adulait certains grands écrivains, dont le secret délicieux avait filtré jusque dans son cœur, où il avait été déposé nu. Aucun antidote n'avait pu venir à bout de son admiration, et, confronté à leur génie, il avait l'impression d'écrire dans une salle d'attente, d'où personne ne viendrait jamais le tirer. Il y prenait quand même un douloureux et ambigu plaisir.

Comme il tendait trop haut ses filets (Stendhal), la réputation de la plupart de nos glorieux prosateurs lui paraissait surfaite. Rares étaient les auteurs contemporains qui trouvaient véritablement grâce à ses yeux. Même les plus talentueux d'entre eux, à trois ou quatre exceptions près, arrivaient à l'exaspérer par quelque affectation de leur personnage. Il aurait fallu être un saint en écriture, mais l'époque ne lui en semblait guère pourvue. Sandrine, ayant avoué avoir un faible pour Brillaux, ce parangon des lettres françaises, Cyril l'avait aussitôt qualifié de commissaire à la littérature, de moine jouisseur et traître à lui-même. Car pour Danseau, qui ne tenait jamais rien pour acquis,

Brillaux flirtait avec la vérité comme un amant indécis courtise une femme qu'il n'a pas l'intention de consommer.

Le jeune homme avait aussi écrit une sorte de roman, que nous n'avons pas encore évoqué. Une espèce de farce, assez complaisante, sur un mode inachevé. Pas assez autobiographique, pour un premier ouvrage, lui avait-il été reproché. Un comble ! C'était un signe de la fin des temps, à n'en pas douter. Lui qui avait rêvé d'accoucher d'une œuvre complètement éclatée du point de vue du style. Iconoclaste ! Ça n'avait été considéré que comme un simple exercice de défoulement, « non dépourvu d'humour », avaient concédé les plus magnanimes.

Bizarrement, ce premier essai romanesque, attendu si longtemps et rédigé en trois mois, n'avait guère eu d'importance à ses yeux. C'était comme s'il était revenu à la surface après une longue apnée. À cause de ce livre, il avait dit à Sandrine qu'il était un écrivain... Non pas par gloriole, mais pour se mettre le dos au mur. Face à ses responsabilités, sans qu'il n'y ait plus de tricherie possible. Car il se sentait toujours frappé d'indignité congénitale, au regard des meilleurs, et c'était un obstacle quasi insurmontable ; le plus dur restait toujours à faire... Il fallait qu'il soit dans ses derniers retranchements. Il avançait à tâtons, aveugle de lui-même, au milieu de plein d'hésitations. En quête de son identité. Capable aussi d'obstination, et de patience, et d'ingéniosité, dans cette recherche d'un essentiel qui passait par sa propre originalité.

Sa nature contemplative ne l'incitait pas à bousculer les choses. C'était comme un long mûrissement, une mise au jour permanente de lui-même. Avec des étapes successives, des paliers qu'il

fallait franchir. Il se dépouillait au fur et à mesure de ses anciennes défroques, qui l'entravaient, le gênaient aux entournures. Il avait la volonté de toujours aller vers plus de lumière, plus de vérité. Volonté de s'améliorer. D'atteindre son but. Et d'écrire un beau livre ! Un seul. Comme le parfum capiteux des roses ne se dispense qu'une seule fois au nez qui le respire.

Son ambition, comme les montagnes russes, passait par des hauts et des bas. Mais rien encore n'avait jamais réussi à le faire renoncer. Pas question d'abdiquer ! Chacun n'a de cœur un peu que pour soi. Il ne pensait pas être comme la plupart des gens. Il se savait d'une autre trempe. C'était inscrit dans ses gênes. Qu'importe le prix à acquitter, il y était prêt, fût-il un lourd tribut. Il n'avait pas envie de renoncer. Et d'ailleurs, était-ce seulement possible de renoncer à devenir soi-même ?

Son premier roman avait été une satire de la condition humaine. Écrite à la va-vite. Une revue fantaisiste, caustique. Pleine de dérision. Rien à voir avec Malraux en uniforme, son beau casque sur la tête, pris en photo au sortir de la guerre. « Le courage est une patrie ». Il n'avait jamais lu Malraux !

Son ouvrage ? L'expression d'un ras-le-bol généralisé, d'un trop plein de désillusions. Chagrins juvéniles. Circonstances de la vie. Comme une marmite norvégienne qui aurait été sur le point d'exploser, et qui n'aurait finalement fait qu'un flop. Il avait surtout besoin de se prouver à lui-même qu'il était bien capable de l'écrire, ce livre. D'écrire un livre. Cyril Danseau voulait arriver à un style authentifié comme son propre label. Et bien sûr le meilleur possible. Le plus artistiquement sublime, dépouillé et universel. Du nectar de vraie beauté. Pas

du baratin fanfreluche emberlificoté de pompeuse pseudo-littérature.

Quelques années auparavant, il s'imaginait devenir l'auteur d'un nombre restreint d'ouvrages, super bien léchés, qui auraient traité, d'une manière exhaustive, selon la vision personnelle qu'il en avait, des réalités de l'époque dans un contexte enfin clarifié. Pas la mince affaire, donc !

Ça se serait appelé « Les vivants et les morts » (si ce titre n'avait déjà été utilisé par Anna de Noailles), ou, plus tard, « Dans l'œil du cyclone », titre cette fois-ci usé jusqu'à la corde, repris partout et par tout le monde, putassier et racoleur, l'inverse de ce qu'il voulait faire.

Et puis il venait de faire la connaissance de Sandrine Darnechaux. C'était une année à conquêtes. Son cœur d'artichaut avait déjà été agréé par un certain nombre de représentantes de la population féminine, tant française qu'étrangère, rurale que citadine. D'âge et de condition divers. Toutes ces femmes avaient fait passer d'agréables moments à Cyril. Mais elles n'avaient constitué que des passades. Amourettes suédoises. Souvenir de feux de paille.

Avec Sandrine, il s'agissait d'autre chose, son instinct qui le lui disait ! Question de flair. La raison pour laquelle, aussi, il ne s'était pas fait prier pour emménager avec elle dans cet asile champêtre qu'ils avaient découvert ensemble, par hasard, tous les deux. Surtout que la piaule qu'il louait dans un méchant petit immeuble du bourg, lui sortait par les yeux. C'était peut-être l'occasion de voir autre chose. Il ne cherchait pas trop à s'expliquer cette décision hâtive, inhabituelle chez lui. Cela s'était fait naturellement.

Sandrine venait de Grenoble, ville voisine d'une cinquantaine de kilomètres, où elle avait d'abord enseigné avant d'être nommée à Lestrade-Coten, se rapprochant ainsi du berceau de sa famille. Quant à Cyril, il avait décidé de revenir aux sources de son enfance, dans ce village aux origines moyenâgeuses, pays natal d'Hercule Dupré, célèbre compositeur du XIXe siècle, et terre d'accueil de Johan-Barthold Keeslindt, un des pères de l'impressionnisme, peintre hollandais qui y avait fini ses jours. La mémoire de Cyril était rattachée à Lestrade-Coten par de nombreux liens. Il y avait passé, enfant, trois années marquantes, au début de ses études secondaires, comme interne dans un château Louis XI qui tombait en ruines. C'était là, dans cette austère bâtisse reconvertie en lycée, qu'il avait fait ses premières armes, se colletant avec la vie pour en apprendre les rudiments. Il ne sortait qu'une fois tous les quinze jours de ces hauts murs. Et depuis, bizarrement, il avait l'impression que le trésor de son enfance s'était dissipé quelque part par là, flottant dans l'air, autour de ces remparts délabrés. C'était lui, le fantôme du château ; il ne manquait jamais d'y revenir, comme une hantise !

Il était vivant. Pas dans une nébuleuse abstraite, mais au coup par coup. Il se débattait dans les méandres et les difficultés d'une création qu'il n'arrivait pas encore parfaitement à bien maîtriser. Il n'en avait pas encore levé tous les secrets, tous les mystères, il n'en possédait pas toutes les clés. Il était prêt à tous les sacrifices pour y parvenir. Il n'y avait pas de recette magique.

L'écriture de son premier roman lui avait déjà permis de régler certains détails. C'était une méthode

de travail qui s'appliquait à lui-même. Il fallait être un peu médium. Il savait comment s'y prendre. Hemingway (quelque chose d'incurablement défait au regard de l'âme) avait donné beaucoup d'indications utiles là-dessus.

Il était vivant et conscient qu'exister, c'est déjà faire preuve de création en soi. Il fallait arriver à une forme nouvelle qui lui fût propre ; qui obéisse à son alchimie interne. Chaque seconde était une précieuse goutte de vie. Finie l'époque où il se desséchait sur pied, à force de chercher toujours sa nourriture littéraire au même endroit. Finie l'époque où il se morfondait de sa propre stérilité et de la stagnation de son esprit. Au fond, il fallait toujours faire avancer les choses. Il fallait toujours que la vie passât, en un mouvement de retouches successives, pour atteindre cette cohérence novatrice qu'il visait. Une pensée ayant assimilée l'essentiel de la culture de son époque, mais débarrassée de ses poncifs, préjugés et autres scories. Montée à la sauce Danseau. Pour le moment, il n'y arrivait pas bien.

III

Comme Cyril Danseau était assez je-m'en-foutiste, pour tout ce qui concernait la matérielle, il avait d'abord trouvé plaisant de vivre aux crochets de sa maîtresse. Mais comme il aimait aussi se compliquer la vie, il eut vite fait de juger cette situation tout à fait intolérable d'un point de vue moral. Il se décida donc à chercher un emploi, chose aléatoire en cette période de chômage endémique tant décriée. Sandrine tenta bien de le dissuader, car quelques piges accordées aux gazettes locales suffisaient à l'ordinaire du jeune homme. Mais il se montrait tenace dans sa volonté irréductible d'aboutir. Il finit, au bout d'une semaine d'humiliantes démarches, par dénicher un boulot dans une cave coopérative vinicole, où un primate le prit bientôt en grippe à cause de son air évaporé. Situation délicate à gérer, l'autre était un vrai abruti. Il resta trois jours. Lassé d'être en butte aux sarcasmes permanents du primitif avec lequel il faisait équipe pour l'embouteillage, voyant que le malentendu était malheureusement irréductible, chacun voyant en l'autre un ahuri, il jugea bon de mettre fin à cette

incompréhension mutuelle, laissant le Côtes-du-rhône en plan pour se consacrer à de plus exaltants projets.

L'avenir restait donc à inventer. Cyril se retrouvait libre de cultiver cette manie, chez lui toujours en germe, d'aboutir en littérature. Il vivait un séjour agréable, en compagnie d'une jeune femme qui ne l'était pas moins, facile à vivre et possédant de nombreux charmes. Sa conscience lui faisait moins de reproches, à présent qu'il avait au moins essayé de s'arracher à son état de gigolo. Les journées se déroulaient sur un rythme un peu morne, comme dans l'attente d'événements qui devaient arriver, mais dont on ne percevait pas encore très bien la teneur. Dont on soupçonnait seulement les prémices, sans être sûr qu'ils deviendraient un jour réalité. Tant ils paraissaient encore loin de leur accomplissement.

C'était le tout début du printemps, et les fleurs commençaient à pointer le bout de leur tige au sortir du long et ennuyeux hiver. Cyril et Sandrine s'aimaient, puisqu'il faut bien appeler les choses par leur nom, et ils étaient tout à la jouissance de ce sentiment partagé. Un frémissement de sève montante semblait se communiquer à leurs élans charnels.

Sandrine la brune, quand elle ne donnait pas ses cours, profitait d'un soleil rayonnant pour lézarder, alanguie sous le miel de ses caresses, tandis que Cyril mettait la dernière main à des articles qu'il avait à rédiger ou composait quelque nouvelle. La vie s'écoulait ainsi paisiblement, toute imprégnée d'imperceptible bonheur. Une période bénie que rien ne paraissait jamais devoir venir troubler. Mais qui n'était en fait qu'un répit passager. C'était sans compter sur le tempérament inquiet du jeune homme qui ne le laissait que rarement en repos. Il n'avait pas

perdu de vue son objectif de grand œuvre, et un malaise latent s'était installé en lui, de ne pas y consacrer plus d'efforts. Il se sentait si proche du désespoir, à cause de cette incapacité qu'il avait de parvenir à ses fins !

Découragé de n'y arriver jamais. De ne pas trouver le passage, la brèche. Son alchimie intérieure, au lieu de produire l'or escompté, ne donnait rien d'autre que du toc, rien que du toc à son gré. Ce n'était pourtant pas faute de s'y employer. Il restait en permanence concentré sur son ambitieux projet, et tâchait de se disperser le moins possible. Mais comme la machine ne voulait pas se mettre en route, il était de plus en plus difficile de ne pas céder aux petits appels de la vie, agréments futiles, plaisirs anodins, qui diluent la bonne volonté. Sa quête demeurait la même et son exigence, identique. Mais sans atteindre cette vérité simple de l'écriture qu'il cherchait, comme coulant de source ! Pour lui, l'expression naturelle d'un talent qu'il croyait posséder, mais dont il se faisait, hélas, le garde-chiourme, tournant autour des mots et n'osant pas lever les barrières qui l'empêchaient de se manifester dans sa plénitude. Et qu'est-ce qu'il aurait pu dire de cette attirance-rejet qu'il éprouvait à l'égard de la feuille blanche ? Une sorte de trac, la peur de ne pas donner le meilleur de lui-même. Ou la peur d'avoir à souffrir ?

Sandrine préférait la vie à l'écriture. Il avait vite remarqué que ses théories sur la création littéraire, celles qu'il développait, ne suscitait chez elle que bâillements. Au mieux, des acquiescements polis et indifférents. C'était un monde dont elle se sentait exclue, et qui par conséquent l'ennuyait. Toute cette cuisine la barbaît. Surtout pour un résultat très

hypothétique... Elle préférait s'envoyer en l'air avec son compagnon, plutôt que de le voir se morfondre dans ce qu'elle considérait être des rêvasseries. Il était mal barré, mais leur entente physique était complète, fantasmes compris.

Il l'avait accompagnée, un matin, jusqu'à son établissement scolaire. C'était un ancien petit séminaire, qui avait subi des affectations diverses, au gré du temps et des besoins. Transformé en hôpital militaire durant la première guerre mondiale, il était ensuite passé sous la coupe des autorités départementales, qui en avait fait un foyer d'accueil pour les petits orphelins. L'abbé Pierre y avait même exercé la fonction d'aumônier vers mille neuf cent quarante-deux, il dépendait alors du diocèse de Grenoble. La commune de Lestrade-Coten avait tout récemment récupéré ces locaux vétustes pour créer un collège d'enseignement technique, où Sandrine avait été nommée. Il y avait des cours intérieures, sorte de patios où poussaient des arbustes et des plantes vivaces. Ces espaces à ciel ouvert étaient entourés de couloirs et de voûtes, en retrait desquels se trouvaient les salles de classe. Il subsistait même une chapelle désaffectée, que l'intendant avait réquisitionnée pour y entreposer les produits de consommation courante, qui composaient son stock. Le bougre avait l'esprit pratique, et devait être quelque peu laïque.

Cyril aurait aimé rassembler la matière d'un ouvrage historique sur Lestrade-Coten. Cela aurait été une sorte de palliatif au manque qu'il éprouvait à ne pouvoir créer. Du château Louis XI à la halle du XII^e siècle, en passant par l'église militaire, les hôtels particuliers qui subsistaient, les hospices, etc, le bourg était riche de son passé, préservé et exceptionnel.

Hercule Dupré avait-il eu tant de biographes ? Les mémoires qu'il avait écrites, sa correspondance, auraient pu constituer une véritable mine de renseignements pour qui aurait voulu approfondir le sujet. Et Johann-Bartold Keeslindt, n'était-il pas le plus délaissé de tous les peintres ? Pourtant son génie ne faisait aucun doute ! Cyril Danseau se sentait venir le goût de redonner vie à ces grands hommes, par le biais de piquants détails qui pourraient les ranimer, quand leur gloire n'avait fait que les statufier. Faire remonter à la surface du temps tous ces petits riens, enfouis et oubliés, qui faisaient leur vraie richesse. Ressusciter leur humanité par l'anecdote. Dupré et ses roulements de tonnerre romantique. Qu'entendait-il à sa musique ? Quant à Keeslindt, il avait fait figure de barbu dépenaillé auprès de la population du cru. Son animal de compagnie était un mouton, jugez du genre ! Les notables de l'époque n'avaient même pas daigné l'inviter, lorsqu'un important ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, dont on a oublié le nom, était venu tout spécialement de Paris rendre un retentissant hommage, vers mille huit cent quatre-vingt dix, au compositeur Hercule Dupré, prodige de la cité.

Cyril aurait voulu mettre un drapé d'éternité à ce décor. Tisser des liens inaltérables avec ses personnages. Là, son existence s'était révélée. Les protagonistes de l'histoire n'avaient pas changé, chevauchant les siècles et laissant leur marque. Il aurait fondé un nouvel état, où jadis, hier et parallèlement se seraient confondus. Unité de lieu, d'action. Il aurait délivré le temps de ses pesanteurs. Voilà où il en était de ses cogitations, quand un événement inouï allait survenir, révolutionnant le

cours de ses projets par trop lunatiques. Et le dopant à l'énergie !

Cyril et Sandrine avaient regardé, un soir, « Apostrophes » à la télévision. C'était l'époque où Bernard Pivot faisait la pluie et le beau temps, dans le monde des lettres, avec son émission. Ce vendredi-là, à 21h40, après la pub, sur le thème au pluriel de : « Itinéraires particuliers », il avait invité une brochette d'écrivains les plus divers, pour servir sur son plateau le fameux cocktail hebdomadaire.

Il y avait d'abord Marcel Brunold, de l'Académie Française, que l'on ne présentait plus. Il venait de publier son cinquante-huitième ouvrage, « Au point où j'en suis », constat de vieillesse et d'amertume (il venait de perdre la foi à 87 ans), premier volume, en commençant par la fin, de ses mémoires intitulés « Ephémérides », au pluriel. L'auteur de « Temps et plus », « Une église par-dessus la tête », « Tremplin pour l'au-delà », « Morceaux de tautologie », etc, ne se déplaçait plus que rarement, et ç'avait été un joli coup journalistique que d'obtenir sa présence en direct, même si le grand homme ne se caractérisait pas par une folle originalité.

Le deuxième invité était le R. P Robinsteyer, dominicain célèbre et auteur talentueux de « Tentation d'oublier les pauvres », de « En attendant l'autre royaume ». L'homme d'église venait de raconter, dans un récent livre de souvenirs, d'une déchirante franchise : « Mes angoisses sont-elles d'ordre métaphysique ou sardanapalesque ? » les épreuves que Dieu lui avait envoyées sur terre, notamment celle d'entretenir une décennie durant une jeune canadienne de vingt-cinq ans sa cadette, sa maîtresse dont il avait été éperdument amoureux. Autre personnalité

marquante de l'émission : Bastienne Drouge, célèbre auteure de « Parole d'Eve en Gilles » pour un nouveau roman : « De deux choses l'autre », un hymne à l'esprit féminin au travers des siècles. Et puis un jeune poète élégiaque, Paul-Arthur Verbaud, qui venait de faire paraître une plaquette du plus haut intérêt : « Je m'inscris au cœur du paysage », un environnementaliste défenseur de l'écosystème. Enfin, dernier des cinq à être convié à cette grand'messe littéraire du vendredi soir, Urbain Tribouillet-Fargier, qui était là pour présenter, dans une nouvelle édition, la dernière œuvre de Philip Cartuso, grand écrivain américain encore mal connu en France, hormis d'un petit cercle d'initiés. Le roman portait ce titre prédestiné : « Au terminus du vent ». Son auteur venait de décéder outre-Atlantique, alors même que sa réputation commençait à grandir sur le vieux continent. On pouvait le classer parmi les meilleurs, vu la richesse de sa prose et son élévation d'esprit. De très haute volée !

Son lancement commercial était programmé par les plus efficaces circuits.

Cyril connaissait Marcel Brunold, pour avoir lu un ou deux de ses ouvrages. Le R. P Robinsteyer défrayait régulièrement les chroniques mondaines de ses frasques. Quant à Bastienne Drouge, héraut du féminisme hexagonale, elle défendait avec acharnement sa condition d'écrivaine engagée. N'avait-elle pas commis aussi un essai intitulé « La femme érogène » ? Restait le génial favori des Muses, à se demander ce qu'il faisait là, dans cette galère (il avait un second recueil en préparation : « Lu nulle part », qui prophétisait la naissance d'un symbolisme moderne) ? Et Philip Cartuso, dont il

allait être question par personne interposée... Cyril avait vu un reportage concernant cet auteur américain underground, diffusé dernièrement à une heure tardive sur FR3. Qui était son laudateur télévisuel, cet Urbain Tribouillet-Fargier ? Ce nom disait vaguement quelque chose au jeune homme.

L'impression qu'il allait produire sur lui allait être fulgurante. Un coup de foudre spirituel, qui allait bouleverser l'existence de notre héros en quête d'écriture. Connue également sous le sigle abrégé d'U.T.F, Urbain Tribouillet-Fargier était incontournable dans le monde de l'édition et de la presse. C'était un individu d'une soixantaine d'années, qui portait son âge avec distinction. Mais où allait-il chercher pareille faconde ? Qu'il prenne la parole et il n'y en avait plus que pour lui. Il était brillant. Emanaient de lui une verve et une chaleur, qui subjuguèrent aussitôt l'assistance. Les autres invités furent relégués au rang de simples faire-valoir. Et ce, bien qu'il ne présentât pas un ouvrage sortant de sa plume. Philip Cartuso, par la grâce d'un subtil et savant discours, fut bientôt paré de toutes les vertus littéraires. Difficile pour le téléspectateur de ne pas tomber sous le charme. Prenant à cœur la mission qui lui était fixée, U.T.F réalisa même la prouesse de séduire son plus proche auditoire, ce qui n'était pas le plus facile. Et chacun le regardait avec une affectueuse admiration, à cause d'une vieille lune qu'il venait habilement de redorer. En réponse à une question de Bernard Pivot, comme au premier matin du monde croquant la pomme, il affirma que l'amour n'était qu'un frisson d'insécurité à vivre en rupture de ban. C'était la position de l'interdit. Cette vérité parut aimable, orientée sous un éclairage moderne, et elle

rallia tous les suffrages, faisant sensation auprès de l'assemblée. Pivot, professionnel de la télévision, s'empara de l'instant magique pour rappeler qu'Urbain Tribouillet-Fargier n'était pas seulement le grand connaisseur de l'œuvre de Cartuso, comme il était en train de le démontrer, mais aussi, personnellement, un auteur de qualité, dont les romans avaient connu le succès en leur temps, et auraient mérité d'être redécouverts aujourd'hui par un plus large public. Il cita de mémoire : « Le domaine enchanté », « Ma vie non expurgée », « No man's love », « Van Gogh au champ de blé », et un recueil de poésie, publié au Mercure de France : « Tentative pour lober le Bon Dieu ».

Pour Cyril, l'évocation de ces titres déclencha un processus irréversible de curiosité. Leur énonciation avait produit le déclic que son inconscient attendait. Ça lui avait parlé au cœur et aux tripes, de sa quête, des recherches qu'il voulait mener à bien. Comme un sonar renvoie un écho, ils avaient trouvé leur profonde résonance en lui. Paradoxalement, ce fut une étrange impression de vide qu'il ressentit dans le même temps, comme si on lui avait volé tout son être. Tout était devenu improbable, d'un seul coup, même le projet intime de son rêve. Sa seule œuvre possible, en devenir, s'avérait déstabilisée. Une fiction qui ne trouverait plus jamais ses fondations. Condamnée à flotter éternellement comme son âme fangeuse. Une vague de nausée lui souleva l'estomac. Curieux effet. Il parvint cependant à se ressaisir. Chaque individu était unique, songea-t-il, nourri de son expérience particulière, avec ses qualités propres. Personne ne pouvait produire un livre identique à celui d'un autre. Il fallait trouver sa voie singulière.

U.T.F ne lui avait rien dérobé du tout, au contraire. Il n'avait qu'à ouvrir les vannes. Créer sa filiale fantasmagorique, Danseau et Compagnie. N'était-ce pas plutôt le déclencheur de son imaginaire, qui venait de lui être divulgué là ?

Dès lors, il n'eut plus de cesse que de mettre la main sur ces fameux ouvrages, dont Pivot avait énuméré la liste. Autant d'orientations nouvelles à explorer, dans un premier temps, à dépasser ensuite ! Et puis, quel plaisir de sentir une communion d'esprit aussi intense avec un écrivain d'une telle trempe !

Cette nuit-là, Cyril dort peu et mal. Il avait depuis trop longtemps gaspillé ses forces sans résultat, épuisé ses réserves d'énergie. Et maintenant, il venait de mettre exactement le doigt sur le point névralgique de sa spéculation intellectuelle. Il avait le sentiment que son aîné allait lui apprendre, par ses écrits, ce qu'il avait à dire. Quelle étonnante symbiose ! Comme si les morceaux disparates de sa personnalité allaient être rassemblés sous l'égide du maître. Il avait découvert celui qui pourrait être son mentor, dans la difficile carrière des lettres. Certes, il y avait eu d'autres influences, et non des moindres. Mais aucune n'avait exercé une semblable attraction. Il était un héritier prêt à entrer en possession de son bien. Cyril n'était guère habitué à cette harmonie nouvelle, ce plein accord, qui lui procurait un bien-être inconnu. Il se sentait... en phase. Il répétait le mot : en phase. Le seul bémol était que cette concordance fût gâchée par la trop grande excitation du moment. Un auteur, dont il ignorait l'existence avant son passage dans l'émission de Bernard Pivot, lui montrait le chemin à suivre, où nul autre avant lui n'aurait inscrit ses pas.

Il s'apprêtait à découvrir l'œuvre romanesque de ce bienfaiteur avec jubilation. Pour en faire son miel. Ô substantifique moelle !

– Te rends-tu compte Sandrine, que ce type va donner un nouvel éclairage à tout ce que j'ai entrepris, en stimulant ma création. C'est exactement ça, c'est ce que je veux faire.

Il extrapolait, sa cervelle bouillonnante d'imagination :

– « Le domaine enchanté », quel titre formidable pour des souvenirs d'enfance. Ne dirait-on pas qu'il descend en ligne directe du merveilleux Pagnol ? Et "No man's love" ? Je suppose qu'il s'agit de l'apprentissage du monde et de sa dure réalité. Dans « Ma vie non expurgée », l'auteur se réapproprie ce qui fondait sa qualité d'être humain ; mais cet univers sans amour qu'il a décrit dans « No man's love » est aussi un désert de l'âme ! Avec « Van Gogh au champ de blé », c'est à la fois le Mozart assassiné, qu'il évoque en chacun de nous, et l'Art parvenu à son summum, devant lequel on ne peut que s'incliner avec respect, n'importe les dégâts ! Quant à sa poésie, j'aimerais bien la découvrir au plus tôt : « Pour louer le Bon Dieu », il doit y être question d'absolu et de dépassement de soi !

Pour Sandrine, son ami était le type même du velléitaire cyclothymique. Ses emballements prêtaient-ils réellement à conséquence ? Ce feu intérieur qui l'avait embrasé n'allait-il pas s'éteindre aussi vite qu'il avait pris ? Comment aurait-elle pu comprendre qu'il fût à ce point viscéralement possédé par le besoin d'écrire ? Il n'en laissait rien paraître. C'était un combat sans merci qu'il avait engagé.

Son existence ne prenait de signification qu'à travers ce but qu'il s'était assigné.

Cyril avait hâte de mettre la main sur les ouvrages d'Urbain Tribouillet-Fargier, qui semblaient lui avoir été tout spécialement destinés dans le temps. Il savait qu'un cap important allait être franchi. Une transe, d'abord lointaine comme une vague qui se prépare en frissonnant, était en train de s'emparer de lui, mais qui allait grossir et s'amplifier. Devenir tsunami.

Il connaissait la difficulté d'écrire. D'aller voir au fond de soi-même ce qui s'y passe. Sans calcul ni retenue. Mettre sa peau sur la table. Il n'en était pas encore là, à créer un monde imaginaire qui s'inspirerait de tout son savoir empirique. Et qu'il fallait aller chercher au bout de son être. Il était comme puceau en littérature. Mais ça allait venir, il fallait que ça vienne, immanquablement.

U.T.F ne serait qu'un palier de plus à franchir, un tremplin qui lui permettrait de rebondir encore plus haut.

Quand il se présenta à la librairie principale de Lestrade-Coten, aucun des titres qu'il recherchait ne figuraient dans les rayonnages. Désappointé, il fureta en vain dans les diverses collections. La vendeuse qui se trouvait là lui fut d'un maigre secours. Après avoir consulté, à sa demande, les lexiques où les auteurs étaient rangés par ordre alphabétique, avec la référence de leurs ouvrages, elle avoua son impuissance. Aucun Tribouillet-Fargier ne figurait dans ses catalogues, pourtant complets. Exhaustifs, selon son propre terme. Elle n'avait de toute façon jamais entendu parler de lui. Était-il bien passé la

veille dans l'émission littéraire d'Antenne 2 ? Elle sembla même en douter, en observant attentivement Cyril avec une lueur de perplexité dans le regard qui mit un comble à l'exaspération du jeune homme.

IV

Est-ce qu'il y avait tellement de grandes questions à débattre ? La mort ? Pas même besoin d'emporter une valise... La misère de l'homme soumis au temps (relatif de sa durée dirait le grand Léo) ?

« S'entendre, c'est tout ! C'est plus que la Terre et les Anges et les milliards d'étoiles filantes, clignotantes, rien à foutre ! Pauvre cœur, le nôtre ! Frais d'Univers pas pour nous !... » Il lisait Céline, « Féérie pour une autre fois »

Le jeune homme leva les yeux de son livre. La maison était exposée plein sud, plein soleil. Par la fenêtre, il sembla à Cyril apercevoir un individu à la barbe de trois jours, qui prenait des précautions bizarres pour ne pas être vu. Sandrine rentra en fin de matinée, après ses cours, mais il oublia de lui parler de cette apparition fugitive entre les buissons.

Il avait fait l'aller-retour jusqu'à Grenoble, où, dans aucune des librairies qu'il avait visitées, on avait entendu parler d'Urbain Tribouillet-Fargier, encore moins de ses ouvrages. Des maisons pourtant anciennes et réputées. C'était trop fort ! Passe encore qu'à Lestrade-Coten, où la libraire exigeait que son

employée regardât « Apostrophes » pour ne pas avoir à le faire elle-même, cet auteur soit un inconnu. Mais qu'il n'y ait nulle part trace de ses bouquins, alors que Pivot les avait évoqués dans son émission de la veille ! Dans une ville de l'importance de Grenoble, on aurait quand même dû en entendre parler. Surtout s'ils possédaient la qualité qui avait été décrite et soulignée par l'animateur de télévision. À peine le passage d'U.T.F avait-il été noté par une vieille dame, dénichée par Cyril à la bibliothèque municipale, férue de livres, qui ne manquait jamais son programme littéraire préféré. Mais elle n'avait rien lu du romancier en question.

Il restait deux solutions pour remonter jusqu'à cet écrivain fantôme. Le Mercure de France, où il devait avoir publié ses poèmes, et l'éditeur de « Au terminus du vent », Grandet-Limassol, qui avait délégué U.T.F pour la présentation au public du roman de Philip Cartuso.

Cyril choisit d'abord de téléphoner au Mercure de France. Il expliqua la raison de son coup de fil. Fort aimablement, on lui passa une personne dont il eut du mal à comprendre la fonction exacte – une terminologie bizarre que lui indiqua la standardiste sur la ligne – avant de transférer l'appel. Il exposa de nouveau l'objet de sa démarche. Une plaquette de poésie intitulée « Pour lober le Bon Dieu » ?

Oui, hum ! Il en avait été question à une époque. Elle n'avait pas eu personnellement les épreuves en main, elle n'était alors que l'assistante de la directrice littéraire. Mais il avait paru que c'était très bon. Très bon. D'un lyrisme suprême. À déplumer les anges ! Prévert avec la vision colorée d'un Chagall. Complètement accessible et d'une originalité

révolutionnaire. Il y eut une interruption, puis la voix féminine reprit dans l'écouteur : « Mais au dernier moment, ça ne s'est pas fait. ».

Pourquoi ? Mystère. L'auteur aurait eu des exigences inacceptables. Il voulait un premier tirage à dix mille exemplaires. Il était en pourparlers avec un autre éditeur qui lui offrait un à-valoir supérieur ? Mais supérieur à quoi ? La voix au téléphone semblait dire que c'était impossible. U.T.F ? Non, elle n'avait pas son adresse ni son téléphone personnel. Elle ne les aurait pas donnés de toute façon. Il était journaliste ? Et alors ? Qu'il se débrouille ! Cyril n'était pas plus avancé.

Sandrine avait son après-midi de libre. Au programme, sieste récréative. Ils s'aimèrent, délices et orgue. Musardèrent au lit. Puis la jeune femme vaqua à quelques occupations, toujours dévêtue, superbe d'impudeur. Elle fit un brin de toilette. Son caractère était agréable. Elle était arrangeante et toujours de bonne humeur. Surtout lorsque Cyril venait de lui donner du plaisir...

– Je ne vois pas trente-six solutions, fit le jeune homme en se redressant sur un coude dans le plumard. Il faut que je monte à Paris pour y rencontrer Tribouillet-Fargier, dit-il l'air absorbé. Ce monsieur paraît être un inconnu pour tout le monde, je n'ai pourtant pas rêvé, l'autre soir, quand je l'ai vu à la télévision.

– Crois-tu que ça mérite le déplacement ? Est-ce si important, ce contact avec lui ?

– Bien plus encore, ma chérie. Capital ! Ce n'est pas seulement à la recherche de Mister Tribouillet-

Fargier que je pars. C'est aussi et surtout à la recherche de moi-même.

– Alors ! s'exclama Sandrine, en relevant la tête avec une moue charmante, qui donna tout de suite envie à Cyril de lui refaire l'amour.

Urbain Tribouillet-Fargier reçut Cyril dans un imposant bureau, qu'il occupait dans les locaux des éditions Grandet-Limassol. Le jeune homme avait réussi à accéder au saint des saints sur la foi d'une carte de presse périmée depuis cinq ans, date à laquelle il avait cessé d'appartenir à aucun journal. Le premier barrage, à l'entrée de la prestigieuse maison, avait été franchi sans encombre. Mais il avait ensuite dû employer la ruse pour faire se lever le blocus instauré à la porte d'U.T.F par une secrétaire maigrichonne, chargée de filtrer ses rendez-vous. Il invoqua l'article qu'il devait rédiger, et qui ne pouvait pas attendre. Il était l'envoyé spécial d'un des plus beaux fleurons de la presse quotidienne française. La promotion du livre du livre de Cartuso passait par là, etc...

Après un siège en règle du cerbère, vieille fille peu malléable s'il en est, Danseau parvint à pénétrer dans le sanctuaire. N'importe la manière d'arriver à ses fins, fût-elle en l'occurrence un peu cavalière ! Un haut-parleur diffusait en sourdine la musique du film « Huit-et-demi » de Fellini.

Tribouillet-Fargier était allongé à même le sol, en train de faire sa sieste. Une habitude qu'il avait contractée du temps de sa jeunesse, au cours d'interminables pérégrinations équestres à travers le nouveau continent. Quelle fonction exerçait-il exactement chez Grandet-Limassol ?

Conseiller éditorial, en charge de dénicher de nouveaux talents ? Agent littéraire pour quelques auteurs privilégiés ? Son pouvoir s'étendait-il au domaine administratif ? Toutes ces questions dépassaient l'entendement de Cyril.

U.T.F était de taille moyenne, avec un physique assez lourd. Mais se révéla d'une étonnante souplesse en se levant. Son costume n'avait pas un pli.

– Asseyez-vous, proposa le maître de céans. Vous avez souhaité me rencontrer à quel titre ?

Le ton de Tribouillet-Fargier était professionnel. Il s'était engagé à accorder un seul petit quart d'heure de son temps au jeune homme, n'ayant pas voulu éconduire quelqu'un qui avait fait un tel forcing pour parvenir jusqu'à lui. Et puis, n'avait-il pas été désigné par sa direction pour lancer du mieux possible le livre de Philip Cartuso. Cela faisait partie de son travail.

Cyril tâcha de lancer la conversation sur le mode respectueux. Il était impressionné par le personnage, et sa timidité naturelle avait repris le pas sur une témérité de façade.

– Heu ! Je suis vraiment ravi de faire votre connaissance. C'est un grand honneur. Votre passage chez Pivot a été un moment exceptionnel, comme j'en ai rarement vu dans une émission qui n'en manque pourtant pas.

Sa sincérité était évidente, derrière le compliment un peu trop appuyé, et ce vieux renard de Tribouillet-Fargier ne s'y trompa pas.

– Merci. Mais je crois que vous venez me voir pour Cartuso ? C'est bien sur lui que vous souhaitez écrire un article, n'est-ce pas ?

– Oui, c’est ça. Vous en avez parlé d’une façon remarquable.

– Vous savez, il est toujours plus facile de s’exprimer à propos du livre de quelqu’un d’autre. On a plus de recul, étant moins impliqué. Surtout qu’il s’agit d’un chef-d’œuvre ! Ce n’est pas moi qui suis remarquable, c’est Philip Cartuso, je vous assure. Ce type est un écrivain prodigieux. Songez que c’est un ancien Marine, qu’il a couvert la guerre du Vietnam pour Newsweek, travaillé pour la C.I.A et maintenant il écrit ce bouquin hallucinant avec une virtuosité de style rare.

– Parcours peu habituel, en effet, pour un plumitif. Rien à voir avec nos agrégés de lettres, qui ne sont jamais sortis de leurs bancs d’école. C’est sans doute là que réside son originalité ?

– Cet amerloque a des couilles. Son œuvre semble ne s’attacher qu’à l’instant, mais elle est habitée d’une extrême urgence. Il est revenu de toutes les peurs. De plus, sa perception est très différente de la nôtre, en Europe. C’est un hyperréaliste de l’émotion. Et ça saigne ! Une Amérique distordue sous la loupe, qui nous donne une vision bien plus proche de la réalité que toutes les descriptions conventionnelles. Votre âme est malaxée, il a pris l’existence comme punching-ball, n’a pas crainte d’aller au fond de la plaie, si vous voyez ce que je veux dire.

Cyril voyait plus ou moins. Mais il fallait entrer dans le jeu de l’autre, ne pas le brusquer, pour ensuite obtenir de lui ce qu’il était venu chercher.

– Je vous conseille de lire « Au terminus du vent », si ce n’est déjà fait. Et aussi « Un monde de rien du tout », dans lequel il a choisi l’option infinitésimale

pour traduire ce qu'il appelle « la déperdition humaine » confrontée au gigantisme d'espaces sans limites, de cités gratte-ciel absorbées par le béton.

– Mais comment faire le lien avec Urbain Tribouillet-Fargier, avança Danseau sur un coup d'inspiration.

L'éditeur crut que Cyril allait revenir à des convenances qui n'étaient plus d'aucune utilité, à ce stade de la discussion.

– Quoi ?

– Vous aidez à la diffusion d'un représentant de l'avant-garde américaine, y a-t-il une relation avec vos ouvrages personnels ? N'êtes-vous pas, vous-même, un écrivain d'une certaine importance ? Vos romans ont fait sur moi une très forte impression, assura le pseudo-journaliste. Et je ne suis pas loin de voir une parenté entre cet auteur et le Tribouillet-Fargier de « No man's love ».

– Vous avez de l'imagination. Avez-vous lu mes livres ?

– Ils traduisent un sentiment que je partage. Quelque chose d'enfoui au plus profond. J'ai lu « Van Gogh au champ de blé », mentit Cyril soucieux d'en rajouter. C'est bouleversant.

– Vous êtes très aimable. On vous sent passionné par toutes ces histoires de création littéraire, nota U.T.F d'un air compassé.

– Disons que j'essaie de me faire une opinion, se contenta modestement d'affirmer le jeune homme.

– C'est intéressant.

L'entretien avait pris une autre tournure.

– J’aimerais bien vous faire lire une nouvelle de mon cru, que j’ai ici, avec moi, dans mes papiers. Je n’ose vous la soumettre...

– Quel en est le sujet ? interrogea U.T.F mortifié de n’avoir pas su éviter un piège aussi grossier.

– Un puissant personnage désigne son fils spirituel, qui doit mettre au jour une vérité, une seule, dépouillée de tous ses artifices. Vérité que la nébuleuse médiatique a occultée sous un magma d’informations approximatives et contradictoires, pour servir les besoins de la cause.

– Diable ! fit le conseiller éditorial en soupesant les quelques feuillets, cela nécessiterait bien quelques éclaircissements.

Emporté par son élan, celui de la jeunesse, Danseau se lança dans un panégyrique de « Van Gogh au champ de blé ». Les rapports entre les deux hommes venaient tout à coup de s’inverser et de prendre une autre tournure. Comme obéissant à une attraction irréversible.

– Vous faites vibrer en nous la corde sensible, cette fibre élémentaire qui se situe au-delà des simples notions de bien et de mal. C’est la secousse sismique du cœur. Une marée qui nous roule et nous emporte dans le grand cataclysme galactique. Le baiser secret, comme une pelle roulée aux étoiles. La vie vous émerveille et vous horrifie à la fois...

Cyril ouvrait en grand les vannes de son admiration.

– Je vais lire votre nouvelle. Vous l’avez appris par cœur ?

– Quoi donc ?

– Votre petit compliment.

Tribouillet-Fargier partit d'un grand rire sonore qui ne laissa pas le temps au garçon d'être gêné.

– Je plaisante, assura-t-il en se levant. Vous savez, il y a tellement longtemps que je n'ai plus rien écrit.

– Oui, vos livres sont pratiquement introuvables en librairie.

– C'est que je les ai rédigés il y a plus de vingt ans, et qu'ils n'ont toujours pas été réédités depuis.

– Mais comment faire pour se les procurer ?

– Laissez-moi votre adresse, je vous en enverrai un exemplaire de chaque.

– Formidable !

– Vous m'êtes sympathique.

L'enthousiasme de Danseau était un bain de jouvence pour cet animal littéraire habitué aux plongées en eaux troubles. Il sourit, avec cette impression qu'il donnait, de se moquer du monde.

– Veuillez m'excuser, mais j'ai rendez-vous avec un membre influent du jury Goncourt, ils le sont tous et je ne peux pas le faire attendre. Ma secrétaire m'envoie des signaux toutes les trente secondes sur mon répondeur. Elle s'exaspère...

U.T.F tendit un numéro de téléphone à Cyril, une ligne directe pour le joindre...

– Mais, et notre entretien ? Et mon article ?

– Écrivez ce que vous voudrez. Vous en savez assez, je vous fais confiance.

Cyril se retrouva dans la rue avec un exemplaire de « Au terminus du vent » sous le bras. Pas beaucoup plus avancé. Un peu quand même...

Le bref entretien qu'il avait eu à Paris avec Urbain Tribouillet Fargier avait rendu Cyril perplexe. Qui

était cet homme ? Un auteur devenu improductif après avoir écrit une œuvre de qualité ? Pivot avait été catégorique sur la valeur de ses ouvrages. Il le situait du côté des grands écrivains. Il avait certainement dû lire ses livres... Apparemment ceux-ci ne circulaient plus dans le commerce. Danseau avait une trop jeune expérience en littérature. Il ne pouvait pas tout connaître. U.T.F avait dû avoir son heure de gloire alors qu'il n'était pas en âge de mesurer les succès d'édition et de librairie.

Le personnage qu'il avait rencontré dans la capitale semblait avoir de l'entregent. Mais s'il avait de la faconde pour les bouquins des autres, il ne paraissait guère prolix sur les siens. Ce qui frappait le plus, chez cet homme, c'était son style assez peu en rapport avec le milieu des lettres où il évoluait ordinairement. Il devait attacher beaucoup d'importance à son aspect extérieur. On aurait dit un businessman prospère, plutôt tourné vers les biens matériels palpables, que vers les trésors de la méditation. En contradiction avec la fonction qu'il occupait. Ou peut-être complémentaire, va savoir !

Rimbaud avait bien eu deux vies : poète d'abord, trafiquant d'armes et de son âme ensuite. Une saison en enfer, une saison à Aden. Peut-être qu'U.T.F, après avoir donné tout son jus, s'était-il employé à devenir une sorte de passerelle obligée dans le monde littéraire du VIème arrondissement de la capitale, par un tissu de relations qu'il avait su nouer ? De toute évidence, il disposait d'un crédit important dans le cercle fermé des lettres. Il ne plastronnait pas sur le devant de la scène, comme les écrivains en vogue, les journalistes célèbres ou les éditeurs réputés, mais cela n'enlevait rien à sa surface. Il se trouvait au confluent

de toutes ces directions, entretenant avec chacun des rapports qui le rendaient indispensable dans la profession. Ses compétences ne pouvaient plus être mises en doute. Ç'avait été une chance pour Cyril qu'il ait bien voulu le recevoir entre deux rendez-vous. Le jeune homme se demandait tout de même s'il prendrait le temps de lire sa nouvelle, ou s'il ne l'avait pas déjà oubliée, et lui avec, à peine sorti de son bureau. Il devait avoir des journées terriblement chargées. Au mieux allait-il la confier à quelque lecteur de la maison, qui lui fournirait un avis. C'était improbable. Il ne fallait pas rêver ! Le jeune homme ne croyait pas assez à ses qualités, ni à son énergie. Pourtant il se trompait. Sa visite impromptue n'avait pas laissé Tribouillet-Fargier indifférent. Son intrusion avait même assez ébranlé le factotum des éditions Grandet-Limassol. Elle l'avait étonné, au sens premier du terme. Notamment avec son couplet sur « No man's love ». Comment un jeune homme passionné de littérature avait-il bien pu trouver là matière à s'extasier ? Pivot avait certes été aimable, pour le remercier de son excellente prestation à « Apostrophes ». Mais déceler dans le titre d'un livre de telles potentialités, il fallait avoir des dispositions. Et il y avait là de quoi interloquer son auteur présumé ! U.T.F était bien placé pour le savoir, car il n'avait jamais rédigé aucun ouvrage qui s'appela « No man's love ». Pas plus que « Le domaine enchanté », « Ma vie non expurgée » ou « Van Gogh au champ de blé ». Ils étaient de pure invention. Quant à son recueil de poésie « Pour louer le Bon Dieu », c'était une coquetterie, pour parachever une soi-disant œuvre, qui n'avait d'existence que fictive. Cela s'était fait au fil du temps, par habileté, grâce à

un réseau d'amis fidèles, de complicités. Avec les ans, la farce avait pris corps. Il était à présent acquis, pour la plupart dans le métier, qu'Urbain-Tribouillet-Fargier était, ou plutôt avait été, un écrivain de la veine des Marcel Aymé, des Antoine Blondin. Mais que le filon s'était tari, et qu'il était devenu, par la force des choses, compétence oblige, un agent d'influence de la littérature, au service de l'édition. On disait qu'il était à l'origine de quelques unes des meilleures affaires réalisées par Grandet-Limassol, et qu'il avait su profiter des retombées financières.

Pour brève qu'ait été sa séparation avec cette Sandrine, le temps de son bref séjour parisien, Cyril avait ressenti cette absence comme un manque lancinant. Il s'étonnait de nourrir un sentiment aussi fort pour la jeune enseignante en Droit. Ce n'était pas vraiment dans ses habitudes. D'ailleurs, avait-il jamais été aussi amoureux ? Avec une telle plénitude ? De tout son être elle le possédait, tout son être était possédé par elle. Sur la demi-douzaine de filles qui avaient compté dans sa vie, aucune n'avait rassemblé, comme Sandrine, toutes les qualités qu'il aimait chez une femme. Bien sûr, elle était narcissique, mais possédait aussi un caractère altruiste et généreux. Et quand elle s'emportait, pour une raison ou pour une autre, elle était la première à le regretter, à mettre un frein à son tempérament pour se faire pardonner ses excès.

Le jeune homme la regardait vivre, il la regardait se défendre dans la vie. Il ne pouvait s'empêcher de l'admirer. C'était une compassion ridicule, qui s'infiltrait dans son cœur pour de menus riens. Elle avait réveillé son instinct protecteur, longtemps assoupi. Sa petite Sandrine. Il aurait pu braver la terre